



VOL. III.—No. 4.

MONTREAL, JEUDI, 25 JANVIER, 1872.

ABONNEMENT, \$3.00.
PAR NUMERO, 7 CENTIMS.

GALERIE NATIONALE.

(L'ALBANI.)

Mlle. Emma LAJEUNESSE.

Une de ces créatures privilégiées qui naissent avec une auréole au front; organisations d'élite, faites des fibres les plus délicates, des tissus des plus fins de l'humanité. Incarnations sublimes de toutes les harmonies de la nature, depuis le murmure des ruisseaux et le gazouillement des oiseaux, jusqu'au bruit sonore des flots de la mer et des arbres de la forêt agités par la tempête. Quelque chose d'aérien dans la forme; des âmes qui semblent illuminer leur frêle enveloppe et menacent de brûler les fils d'or qui les attachent à la terre. Véritables sensibles qu'un rien affecte, qu'un rien dilate ou flétrit; harpes éoliennes qui résonnent au moindre souffle; sylphides charmantes qui traversent le monde sur un flot d'argent, dans un nuage d'encens. Le monde se précipite dans le sillon lumineux qu'elles laissent derrière elles et répète dans le ravissement les accents harmonieux qu'elles jettent aux quatre vents du Ciel. Les rois baisent l'empreinte de leurs pieds et répandent de la poussière d'or sur leur passage; riches et pauvres font retentir l'air de leurs acclamations, car elles ont des accents pour toutes les émotions de l'âme, elles ont le don de faire vibrer toutes les cordes de cet instrument incomparable qu'on appelle le cœur.

On a cru longtemps que ces natures délicates ne pouvaient naître sous notre ciel inclément, qu'il leur fallait, comme à certaines fleurs, les chauds rayons d'un soleil, la tiède haleine d'un printemps éternel. Déjà les muses ont prouvé plus d'une fois, qu'elles aimaient à habiter les rivages grandioses de nos fleuves et de nos lacs, les sommets de nos poétiques montagnes. La musique, surtout, cette fille aimée du Ciel! on la trouve partout, les étrangers se plaisent à reconnaître le goût et les aptitudes du peuple canadien pour cet art attrayant.

Tous les jours, on rend hommage à des talents qui, sur un théâtre plus vaste, eussent égalé ces grands artistes dont les noms courent le monde.

Emma Lajeunesse, la première, a franchi les limites que notre renommée semblait ne pouvoir dépasser. Oiseau captif, elle a brisé le fil qui l'empêchait de prendre son essor vers les sommets de la renommée. Aussi favorisée, peut-être, des dons du ciel que les grandes cantatrices de l'Europe, elle n'avait qu'à vouloir pour monter jusqu'à elles. C'est déjà fait, l'écho apporte de temps à autre sur nos rivages le bruit de ses triomphes, le retentissement de ses succès. *L'Albani* est un nom aussi populaire aujourd'hui en Italie que celui de la Patti et de la Neilsson. Elle porte ce nom en l'honneur de la ville où son talent reçut ses premiers encouragements.

Les journaux d'Europe ont tant répété qu'elle est américaine, que tout le monde a fini par le croire, les américains les premiers. Nous n'avons pourtant pas trop de gloires dans le domaine des arts, on devrait bien nous laisser celles qui nous appartiennent.

Emma Lajeunesse est une canadienne française pur sang. Elle est née à Chambly, et tout le monde se souvient de cette jeune fille, à la figure pâle et rêveuse, à la physionomie lumineuse, qui, dès l'âge de douze ans, donnait des concerts avec sa petite sœur dans nos villes et nos villages. Idole d'un père qui poussait le pressentiment des hautes destinées de sa fille jusqu'à l'exaltation, elle grandit dans la pensée d'aller en Europe. Un moment, on crut qu'elle se ferait religieuse; les Dames du Sacré-Cœur l'espéraient, et Mademoiselle Lajeunesse avait fini par se faire à cette idée.

Mais, un jour, elle partit pour les Etats-Unis; et quelque temps après, on apprit que la population d'Albany se rendait

avec empressement à la cathédrale catholique de cette ville pour entendre chanter une jeune canadienne dont la voix était merveilleuse.

C'était Emma Lajeunesse.

Il y a deux ou trois ans, le rêve de son père s'accomplissait; Emma partait pour l'Europe sous la protection d'une riche famille française. Après quelques mois d'études, elle parut sur la scène dans les villes du sud de l'Italie et souleva l'enthousiasme des populations ardentes et passionnées de ces contrées. On se prosterna devant cette étoile naissante, et la renommée avec ses cent voix jeta partout son nom.

Dans un concert qu'elle donna, l'année dernière, à Messine en Sicile, elle fut rappelée dix ou quinze fois, et la dernière fois, plus de deux cents bouquets la couvrirent de fleurs et jonchèrent le théâtre. Trois serins, lancés d'une cage, allèrent voltiger autour de celle qu'on appelle le "Scrin d'Amérique"; l'enthousiasme ne pouvait se manifester d'une manière plus délicate et plus flatteuse. Les couronnes, les bracelets et les diamants lui arrivèrent pendant plusieurs jours après ce triomphe.

On dit qu'elle vient de contracter un engagement de cinq ans avec le directeur d'un des premiers théâtres de Londres, à raison de \$1,000 par mois pendant les deux premières années et de \$1,200 pendant les trois dernières.

Il est malheureux qu'il ne se soit pas trouvé un homme parmi nous pour faire ce que des étrangers ont fait et partager avec notre pays l'honneur de protéger cette fleur nationale. Hélas! combien d'autres ont eu à souffrir de notre pauvreté ou de notre indifférence pour nos talents artistiques et littéraires!

Nous espérons que Mademoiselle Lajeunesse n'oubliera pas, au milieu des séductions qui l'entourent, sa patrie, et qu'un jour elle viendra, au moins, une fois, nous donner l'occasion de saluer et d'applaudir la plus brillante de nos gloires artistiques.

L. O. DAVID.

ÇA ET LÀ.

M. EDOUARD PRÉGEN.

M. Edouard Prégen, qui est mort, le 18 courant, à Montréal, à l'âge de 81 ans, était un des plus anciens marchands de cette ville et l'un des derniers types d'une génération dont le patriotisme et la probité sont passés en proverbe.

Le père de M. Prégen était pilote à Québec. Le vaisseau qu'il pilotait n'ayant pu une fois, aborder au Bic, il fut forcé d'aller en Angleterre, d'où il rapporta la constitution et les règlements de la maison de Trinité de Québec. Cette Corporation, voulant reconnaître le service qu'il lui avait rendu, paya une pension, après sa mort, à sa femme et à ses filles.

A l'âge de 13 ans, M. Edouard Prégen était commis chez M. Dumontier, ancien marchand de pelleteries de Québec, qui, le premier, battit le chemin vers la Baie des Esquimaux. Dans ce temps-là, pour une pipe de tabac ou la quantité de farine qui tenait sur une lame de couteau, on avait une magnifique peau de castor.

Il y a 55 ans, M. Edouard Prégen prenait magasin à Montréal, dans l'endroit maintenant occupé par la douane.

C'était le marché alors, et presque tout le commerce canadien était autour; on y voyait les magasins autrefois populaires de MM. Frs. A. Larocque, Jean-Dominique Bernard, Alexis Laframboise, père de l'hon. M. Laframboise, l'hon. Chs. S. Rodier, A. Cuvillier et Joseph Roy.

Les commis apprendront sans doute avec intérêt que M. Prégen fut le premier qui introduisit l'usage des poêles dans les magasins. Avant lui, MM. les commis passaient l'hiver à se souffler dans les doigts et à se faire dégeler la barbe. Ce qui prouve que de tout temps les commis ont souffert; main-

tenant, on les tient dans les magasins jusqu'à minuit, pour leur faire admirer sans doute les aurores boréales.

M. Prégen ayant fait faillite au bout de quelques années, donna jusqu'à son dernier sou à ses créanciers, et le patrimoine même de sa femme y passa.

M. Prégen se fit alors encanteur et teneur de livres. Pendant bien des années, il n'y eut, à Montréal, que deux teneurs de livres, lui et M. Edouard Demers, son intime ami. Honnête à toute épreuve, habile à débrouiller les affaires les plus compliquées, doué d'une magnifique main, il était l'homme de confiance de tout le monde. Des millions qui lui passèrent par les mains il n'eut jamais l'idée même de garder un seul sou, et plus d'une fois dans un temps où sa famille comptait sur son travail de chaque jour pour vivre, il aimait mieux souffrir que d'engager sa conscience. Il fut plus tard employé au greffe de la Paix et à la Corporation, sous M. Jacques Viger, premier maire de Montréal.

C'est lui qui copia les 92 résolutions, à la demande de l'hon. M. Morin; il aimait à rappeler cela car il était patriote comme tous les bons Canadiens de cette époque. En 1837 on alla chez lui pour faire des perquisitions et voir s'il avait des armes dans sa maison.

—Au nom de qui venez-vous? demanda M. Prégen, aux envoyés du gouvernement.

—Au nom de la Reine, répondirent ceux-ci.

—Votre warrant, messieurs, si non, vous n'entrerez pas.

Les agents de l'autorité lui montrèrent leur warrant. M. Prégen se mit à l'examiner et après l'avoir lu il le leur remit, et il éteignit la chandelle.

Les employés de la Force s'étant plaint vivement de ce procédé, M. Prégen se contenta de leur dire: "Il n'y a rien dans le warrant qui m'oblige à vous fournir la lumière!"

Ces messieurs furent obligés d'aller ailleurs chercher un bout de chandelle.

Depuis dix ans, M. Prégen ne travaillait plus; il vivait chez son fils dont le dévouement filial ne peut être justement apprécié que de ceux qui l'ont vu de près. Le monde ne voit pas toujours ce que Dieu doit regarder avec complaisance, et on ne sait pas ce qu'il faut de sacrifices et d'humiliations pour tromper ceux qu'on aime, et paraître se tromper soi-même sur sa position.

M. Prégen était un homme intelligent, à l'esprit vif, à la mémoire prodigieuse; sa conversation était pleine d'intérêt, c'était plaisir de l'entendre parler des choses et des hommes de son temps, de Papineau, Vallières, Morin, Viger, etc., etc.

Il conserva jusqu'au dernier moment l'usage de ses facultés, il conversa pour ainsi dire avec la mort. Comme le disait la *Minerve* c'est lui-même qui interrompu le cours des pieuses lectures que l'on faisait à son chevet pour demander la belle prière des agonisants, disant que le moment était arrivé.

Sur la tombe de l'un de nos plus éminents et respectables citoyens de Montréal, M. Toussaint Pelletier, on lit ces mots: *Hic jacet vir probus. Ci git un honnête homme.* Il pourrait y avoir une autre tombe qui porterait avec autant de raison cette glorieuse épitaphe, ce serait celle de M. Edouard Prégen.

On lit dans le *Journal des Trois-Rivières*:

M. David est trop malhonnête pour avoir de la franchise. M. David nous permettra de lui déclarer qu'il insinue *sciemment*, et, on ne peut plus *sciemment*, un gros mensonge. Il est plus que gallican, il est voltairien, et il ment plus que Volttaire.

Ça y est. Nous savions bien qu'il finirait par dire la vérité. Au moins, cette fois, il a frappé juste. Il avait bien laissé entendre que j'étais un impie, mais il n'avait pas encore trouvé le mot juste. Enfin, je suis classé selon mon mérite et il est bon que tout le monde sache que je suis un *voltairien*. Cepen-